

Prévoir*

P. de Maret, Recteur de l'U.L.B.

Demain, il fera beau ...

Prévoir le temps semble désormais revêtir une importance capitale.

C'est d'autant plus étonnant que les citoyens que nous sommes, n'en dépendent plus guère. Les côtes de la Manche ne sont pas celles de la Louisiane. Nous vivons moins dehors et le succès des récoltes n'est plus notre préoccupation première.

N'empêche, si je vous demande "Quelles sont les prévisions ?", tout le monde sait que je parle du temps.

Le temps qu'il fait, ou qu'il fera, permet certes d'engager la conversation. Mais, en dehors de sa fonction phatique, comment expliquer l'attention dont il est l'objet dans nos sociétés ?

Vous pensez que j'exagère ?

Regardez les médias. Le temps occupe dans nos quotidiens un espace de plus en plus important, avec cartes en couleurs et moult détails. Mondialisation oblige, nous n'ignorons rien de la couverture nuageuse à Bangkok ou de la température minimale à New York.

Même chose à la télévision. La météo ne fait plus partie des informations générales. C'est une émission à part entière. Avec ses présentateurs vedettes. C'est même une véritable série, avec son suspense, ses rebondissements, ses catastrophes ou ses happy end : l'anticyclone des Açores va-t-il l'emporter sur la dépression britannique, le cyclone Emily va-t-il continuer ses ravages ? On se croirait devant, "Hélène et les garçons", "Plus belle la vie" ou, titre plus révélateur "Sous le soleil" ...

Ce petit rite quotidien est à la fois, comme le remarque l'ethnologue Martin de la Soudière, l'occasion d'une pause dans le télescopage d'une actualité souvent dramatique et d'un moment de détente et de convivialité éminemment consensuel. Une manière aussi, à la vue des différentes cartes, de renouer avec les repères familiers de la géographie et d'avoir une

pensée pour celles de nos connaissances qui auront chaud ou froid demain.

L'audience est au rendez-vous. Les espaces publicitaires qui précèdent ou suivent le bulletin du temps sont parmi les plus prisés.

La demande météorologique est telle qu'aux USA, une chaîne consacrée exclusivement au temps, le "Weather Channel", a même été lancée, avec dramatisation de l'info, insertions documentaires, dessins animés, etc.

A quoi tient cette passion pour la "météo" ?

Cette abréviation nous met sur la voie, comme l'a relevé Martin de la Soudière. C'est en effet abusivement que l'on parle de la météo du lendemain, puisque la "météo", c'est-à-dire la météorologie, désigne la science du temps et pas le temps lui-même. C'est comme si on disait à propos de sa santé "Ma médecine va bien".

Ce glissement sémantique est symptomatique. Ce qui fascine, c'est d'abord l'incertitude qu'il y a à vouloir prévoir le temps. Le temps qu'il fait importe moins que le temps qu'il fera, peut-être ... La météo nous rappelle, quotidiennement, l'incertitude du lendemain.

A côté des sciences naturelles comme la géologie ou la biologie, la météorologie a un côté impondérable qui rend les prévisions vite aléatoires. Le temps continue à échapper à notre contrôle. Il nargue l'utilisateur comme le professionnel.

Cette constatation rejoint celle d'un anthropologue japonais qui étudie les Hollandais. Il se demandait récemment dans un article pourquoi nos voisins du Nord parlaient autant du temps. Son hypothèse est que les Hollandais aiment tout contrôler, surtout l'eau. Et là, ils n'y arrivent pas !

La météo en vient ainsi à signifier métaphoriquement ce qui est aléatoire, par exemple, dans des titres comme : "la météo de l'emploi", "la

* Discours prononcé lors de la séance académique de rentrée, le 21 septembre 2005.

météo de vos amours de l'été " ou " un orage menace la bourse ".

La bourse : voilà un autre domaine qui justement le dispute à la météo dans nos quotidiens. Comme elle, elle est bien difficile à prévoir. John Maynard Keynes, un des pères de l'économie écrivait déjà : " Le fait que notre connaissance du futur soit fluctuante, vague et incertaine rend la méthode de la théorie économique classique particulièrement mal appropriée à l'analyse de la richesse ".

Si nous pouvions tester les " lois " de la bourse, il y aurait beaucoup de millionnaires.

Comme l'économiste, le météorologiste a d'ailleurs la capacité d'expliquer magistralement le lendemain pourquoi il s'est fourvoyé la veille. Dans les deux cas, c'est la revanche de l'incertain sur le rationnel, du hasard sur la nécessité, et nos contemporains en tirent manifestement quelques satisfactions, mais ambivalentes, car cela nourrit aussi nos appréhensions.

Parmi nos autres passions, comme l'attestent toujours les médias, le sport, et particulièrement le football, occupe également une position privilégiée.

C'est qu'ici aussi le prévisible le dispute à l'imprévisible. Si le ballon rond connaît le succès que l'on sait, c'est que, comme le temps et l'argent, il peut faire l'objet, avant, de prévisions, et après, de discussions infinies.

Mais, comme sujet de conversation, la météo éveille en nous des sentiments plus profonds. Bien sûr, il y a le plaisir, d'autant plus intense qu'il est rare en Belgique, d'une journée ensoleillée, mais il y a aussi, comme le remarque de la Soudière, le fait que le temps qu'il fait évoque aussi le temps qui passe. Ce n'est pas par hasard si la langue française ne possède qu'un vocable pour désigner le temps, alors que l'anglais distingue " *weather* " (le temps qu'il fait) et " *time* " (le temps qui passe). Ce n'est pas un hasard non plus, qu'il ait fallu attendre 1959 pour que soit abrogée en Angleterre une loi de 1667 prévoyant le bûcher pour " les faiseurs de pluie et prophètes du temps ! ".

Le temps donc.

Notion centrale et pourtant combien difficile à appréhender.

Le temps des physiciens n'est pas celui des philosophes, ni celui des anthropologues ou des géologues, ni même encore celui des comptables ou des politiciens. Il y a le temps abstrait, universel qui s'écoule et se combine à l'espace, il y a le temps concret, réel, considéré dans sa durée - chronométrique -, ou dans sa succession - chronologique -. Il y a aussi le temps sensible, vécu, subjectif dont Proust nous a si bien parlé dans " A la recherche du temps perdu ".

Je n'ai malheureusement guère le temps, c'est le cas de le dire, de m'attarder, mais ces différentes acceptions, ces différentes conceptions renvoient au passé, au présent et au futur. Chaque société a une façon de concevoir ces notions car le temps des uns n'est pas le temps des autres.

La perception du temps est quelque chose d'éminemment culturel. Aujourd'hui, en Occident, il est linéaire et progressif alors que dans beaucoup d'autres cultures il apparaît généralement comme cyclique et répétitif. Lié à la succession des jours, des saisons et des générations, il repose sur la reproduction du passé hérité des ancêtres. Les sociétés traditionnelles mettent ainsi l'accent sur la continuité et présentent une grande inertie face au changement. Par contraste, le temps linéaire de la société occidentale est basé sur une distinction entre le passé, le présent et le futur, futur vers lequel s'oriente la flèche du temps : ainsi s'explique sans doute cette importance que nous accordons au changement.

Mais l'opposition entre ces deux perspectives temporelles apparaît par trop schématique.

De multiples façons d'appréhender le temps coexistent en fait, y compris au sein d'une même culture. Ainsi, même si la place faite au futur n'est pas la même, les humains, quelles que soient les époques et les cultures, ont essayé de le prévoir.

On peut même se demander si ce n'est pas là une caractéristique qui nous distingue des animaux. Les années précédentes, je me suis chaque fois attaché à vous montrer que ce qui nous distinguait des chimpanzés était moins évident qu'il n'y paraissait, que ce soit à propos de Pouvoir, Savoir, Promouvoir, Croire ou Devoir.

L'actualité scientifique fait bien les choses. Il y a trois semaines, grâce au décryptage de leur génome, nous avons appris que nous étions cousins à 99 %. Génétiquement nous ressemblons donc dix fois plus à un chimpanzé qu'un rat ne ressemble à une souris !

Mais, malgré mes recherches, je n'ai pas trouvé d'exemple de prévision documentée par la primatologie si l'on entend la capacité de prévoir comme un arrêt, comme un délai avant une action. Les meilleurs cas d'anticipation nous viennent encore une fois des chimpanzés qui peuvent positionner, avant la nuit, leurs nids sur le territoire des petits singes colobes qu'ils ont repérés. Le " groupe de chasse " ainsi réuni part le matin silencieusement vers ses proies.

C'est un rare exemple d'anticipation d'une activité collective d'une journée sur l'autre, car les chimpanzés ne peuvent chasser le colobe qu'à plusieurs et de façon organisée. Les chimpanzés, comme d'autres animaux sont capables d'anticiper le comportement du gibier ou de leurs congénères, notamment en termes de stratégies de pouvoir ; ils sont aussi capables de se préparer - mais c'est instinctif - au changement de

saison, comme la fourmi de la fable.

Prévoir paraît donc être le propre de l'homme.

Depuis la nuit des temps, celui-ci a essayé de prévoir l'avenir.

Comme le disait déjà Cicéron, il n'y a pas de nation civilisée ou barbare qui ne croit qu'il y ait des signes du futur et qu'il y ait des personnes capables de les interpréter : les devins.

La liste des méthodes pour explorer le futur, et tenter d'influencer sur son cours, est longue.

Il y a bien sûr, l'astrologie, toujours vivace, l'interprétation des rêves, des apparitions, des signes dans l'eau, l'air ou la terre, l'analyse des convulsions ou des entrailles des animaux sacrifiés, le vol, le chant ou la façon de picorer des oiseaux, le comportement des animaux. Il y a la lecture des lignes de la main, du marc de café, des feuilles de thé ou des cartes. On peut aussi examiner la façon dont le renard ou l'araignée a piétiné des objets, ou encore lancer des osselets ou des écailles de tortue, tirer à la courte paille, sortir au hasard des objets d'un récipient, jeter des dés, mesurer un bâton avec les doigts, effeuiller la marguerite, consulter l'oracle, entrer en transe, hypnotiser ou scruter une boule de cristal. On peut également ouvrir un livre au hasard, mais si c'est la Bible, c'est passible d'excommunication depuis le synode de Vannes en 461. L'église a d'ailleurs à de multiples reprises condamné la divination, ce qui n'a nullement endigué les pratiques décrites ci-dessus.

Actuellement, on décèle un regain d'intérêt, et sur le Web, les sites d'inspiration New Age ou Néopâtiens pullulent, avec une prédilection pour le tarot et le Feng shui chinois.

Il s'agit toujours non seulement de connaître l'inconnu, mais aussi d'entrer en contact avec le surnaturel, les esprits, les dieux, pour les influencer. L'interprétation de l'avenir est donc fortement liée aux pratiques religieuses et thérapeutiques. Les prêtres et les médecins sont un peu devins et réciproquement.

Mais prédire n'est pas prévoir. La prédiction n'est pas la prévision.

Dire l'avenir n'est pas l'apanage de ceux qui, prêtres ou médecins, ont un contact privilégié avec les divinités, les transformant en prophète, ou qui, devins, sont à même d'interpréter certains signes surnaturels.

L'expérience, l'observation, la sagesse populaire peuvent aussi permettre à tout un chacun de prévoir que le temps va changer ou que c'est bientôt la saison d'aller aux champignons. Activité fondamentale depuis le néolithique, jardiner c'est ... prévoir.

L'ensemble des connaissances que l'homme a progressivement accumulées sur son environnement

pour assurer sa subsistance, a conduit insensiblement à une connaissance savante, rationnelle, de la nature.

C'est le début du développement de la science, basée sur une compréhension croissante et, grâce à l'écriture, cumulative, des règles qui régissent l'un ou l'autre événement. Il devient alors possible de prévoir comment, dans le futur, des faits similaires se dérouleront. Plus le temps passera, plus les observations s'accumuleront et meilleure sera notre connaissance et notre capacité d'anticiper tel ou tel phénomène, que ce soit une éclipse, une épidémie ou une éruption. Ce ne sont pas des signes mystérieux qu'on déchiffre, ce n'est pas l'avenir qu'on entrevoit, mais le présent dont on a appris à prévoir les conséquences et qu'on anticipe.

Cela dit, en matière de pronostics, la plus grande prudence s'impose, car depuis que l'homme a inventé la prévision, il a accumulé comme le dit l'économiste Jean-Luc Wingert " une réelle expérience dans la production d'erreurs, à commencer par la tentative de prévoir les événements ... imprévisibles ".

De ce point de vue, le bêtisier est bien fourni, et je ne résiste pas au plaisir d'évoquer quelques perles :

- En 1883, Lord Kelvin, le grand physicien prédisait que " les rayons X se révéleraient être une supercherie ".
- Un peu après, le président de l'office américain des brevets déclarait : " Tout ce qui peut être inventé, a été inventé ", et démissionnait.
- Pour sa part, le maréchal Foch proféra un jour que " l'avion est amusant, mais sans intérêt militaire ".
- Kirov, un proche de Staline, pronostiqua en 1928 : " D'ici une trentaine d'années, l'islam ne sera plus qu'un mauvais souvenir ".
- En 1960, Allen Solow, futur prix Nobel d'économie prédisait le triomphe de l'URSS sur les USA avant la fin du siècle.
- Le 31 décembre 1967, en présentant ses vœux aux Français, de Gaulle déclara : " L'année 1968, je la salue avec satisfaction ".
- Deux ans avant, Coco Chanel avait donné son point de vue sur la mini-jupe : " C'est une mauvaise blague qui ne durera pas, l'hiver arrive ".
- Le président d'IBM pensait en 1943 que le marché mondial était d'environ 5 ordinateurs.
- Grand gourou de l'économie mondiale, Alan Greenspan n'hésitait pas à déclarer au printemps 2003 : " Dès que la guerre sera finie en Irak, on y verra plus clair ".
- Et puisque nous débutons l'année Einstein, comment ne pas évoquer son instituteur, qui avait affirmé péremptoirement à son père : " Ce qu'il étudiera par la suite importe peu. C'est un bon à rien ".
- Plus tard, en 1932, Einstein lui-même ne devait-il pas dire : " Il n'y a pas la moindre indication que l'on pourra un jour obtenir de l'énergie nucléaire ".

Rien de tel que le recul du temps pour faire apparaître les gens les plus brillants comme de parfaits imbéciles.

Niels Bohr, lui, ne prenait pas beaucoup de risques en affirmant : “ Il est difficile de prévoir, surtout l’avenir ”. Monsieur Lapalisse n’eut pas mieux dit...

L’actualité météorologique dont je vous parlais en introduction, m’amène, avec les dévastations provoquées par Katarina, à évoquer un autre écueil de la prévision.

Il ne suffit pas de prévoir, encore faut-il être entendu.

De Noé à Cassandre, en passant par le responsable des digues vétustes qui protégeaient la Nouvelle-Orléans, les prophètes de malheurs sont nombreux à en avoir fait l’amère expérience. Jean-Pierre Dupuy, dans sa “ *Petite métaphysique des tsunamis* ” le rappelle :

“ Le prophète de malheur n’est pas entendu parce que sa parole, même si elle apporte un savoir ou une information, n’entre pas dans le système des croyances de ceux à qui elle s’adresse. Il ne suffit pas de savoir pour accepter ce que l’on sait et agir en conséquence ”. Le risque “ à venir ” n’est pas perçu comme un “ avenir ” suffisamment crédible pour déclencher les choix et les actions nécessaires pour s’en prémunir.

En outre, et paradoxalement, la prophétie de malheur est faite pour éviter qu’elle ne se réalise. Mais, si elle nous paraît suffisamment possible pour nous pousser à agir, la catastrophe ne se produit pas. C’est donc le fait que l’événement se produise qui a posteriori, légitime la nécessité de la prévention. Il aurait fallu prévoir. Et la chasse médiatique aux responsables ne tarde pas à s’ouvrir. Ce faisant, on oublie toute la distance qui sépare le “ prévisible ” du “ crédible ”.

Et pourtant, malgré tout ce qui sonne comme autant de mises en garde, nous ne pouvons résister à l’envie de savoir de quoi demain sera fait, ce que nous réserve l’avenir. Pas nécessairement pour nous en prémunir ou pour tenter de l’influencer. Simplement, pour exister car l’être humain a besoin de projets, d’espoir. Ne dit-on pas dans l’usage commun que “ L’espoir fait vivre ” ?

Quand la flèche du temps est pointée vers le futur, comme c’est le cas dans la société occidentale, que le changement devient une fin en soi, nous devenons vite obsédés par la nouveauté, moteur essentiel de la société de consommation : quel est le dernier best-seller ? Quand sort la nouvelle Renault ? Quel est le dernier film à aller voir ? Quelle sera la mode de l’hiver ? Tout va tellement vite qu’on a l’impression qu’il faut courir de plus en plus vite simplement... pour rester sur place.

Cependant, dans un monde où tout est interconnecté, où tout est urgent, la prévision est plus nécessaire que jamais, à court et à long terme.

Gouverner, c’est prévoir dit-on.

Mais, Mesdames, Messieurs, il y a un problème : Le futur n’est plus ce qu’il était !

Pour tenter d’en percer les mystères, il y a des spécialistes, les “ futurologues ”.

Après la seconde guerre mondiale, on a en effet vu se développer, surtout aux Etats-Unis, dans les “ think tanks ”, une nouvelle discipline, les “ future studies ” ou la “ futurologie ”. Extrapolant à partir des tendances qu’ils décelaient, ces spécialistes imaginaient un futur sans surprise, conforme aux visions des grands groupes industriels et des décideurs politiques et militaires.

En réaction, durant les années soixante, en Europe principalement, naissaient différents courants de pensée, autour notamment de Bertrand de Jouvenel. Auteur de “ L’art de la conjecture ”, celui-ci insistait sur le fait que la prévision était plus un art qu’une science, et que plutôt que de tenter de prévoir l’avenir, il fallait développer des scénarios alternatifs, afin d’ouvrir l’éventail des possibilités.

Cette façon d’envisager l’étude du futur culminera dans les années qui suivirent avec la prise de conscience des problèmes écologiques et de l’écart croissant entre le Nord et le Sud. On connaît le rôle qu’a joué le “ Club de Rome ” à ce sujet. Les années 80, sous la houlette de Ronald Reagan et Margareth Thatcher, furent une période où l’on pensait à court terme, sans grand projet ni grandes envolées. Elles marquent un recul des études sur l’avenir de l’humanité et de notre planète.

L’aube d’un nouveau millénaire fut propice, comme on pouvait s’y attendre, à des travaux qui de Francis Fukuyama et “ La fin de l’histoire ”, à Samuel Huntington, avec “ Le choc des civilisations ”, tentent de diagnostiquer les grands problèmes d’aujourd’hui et de pronostiquer l’avenir d’un monde de plus en plus interdépendant.

Les dernières années ont vu une série de nouvelles études sur l’avenir, comme celle réalisée par la CIA “ Mapping the Global Future ”.

Tout le monde n’est pas aussi doué que Jules Verne en matière de projection du présent dans l’avenir. Un écueil fréquent est de surestimer le poids des inventions technologiques et de sous-évaluer le poids de la culture et des identités.

Du point de vue social, économique ou politique, il est très aléatoire de prévoir ce qui se passera d’ici 20 ou 50 ans.

Rares sont ceux qui, comme Emmanuel Todd avaient prévu la chute de l’Union soviétique.

Qui pensait en 1916 au renversement du tsar et à la révolution d’octobre ?

Qui aurait pensé en 1918 que le traité de Versailles serait à l'origine d'une seconde guerre mondiale une vingtaine d'années plus tard ?

Qui imaginait en 1989 le drame qui allait éclater en Yougoslavie ?

Qui imaginait l'an passé à cette époque que les Français rejetteraient la Constitution Européenne ?

Si l'avenir est pavé d'aléas et parsemé d'impondérables, on peut tenter d'identifier des phénomènes majeurs, en cours et aux effets prévisibles dans les années à venir. En d'autres termes, comme le dit Peter Drucker, il est possible aujourd'hui " d'identifier et de se préparer à un futur qui s'est déjà produit " !

Dans cette perspective, la première tendance lourde à considérer est l'évolution démographique, car les vieux de demain sont déjà nés. En cinquante ans, de 1950 à 2000, la population du monde est passée de 2,5 milliards à plus de 6 milliards, alors que l'humanité avait mis des centaines de milliers d'années pour atteindre, vers 1800, son premier milliard.

La croissance démographique globale donne heureusement des signes de ralentissement, mais c'est la chute de la population dans les pays occidentaux et au Japon qui pèsera sur notre avenir. Le baby-boom devient un papy-boom.

Le nombre de naissances a tellement chuté, sauf aux Etats-Unis, que par exemple, les Italiens qui sont 60 millions aujourd'hui, seront 40 millions dans 50 ans et moins de 20 millions dans un siècle s'il n'y a pas de flux migratoires. En Belgique, selon la FEB, dans les dix années à venir, ce sont 600.000 emplois qu'il faudra pourvoir. Dans toute l'Europe, les jeunes s'apparentent à une " espèce en voie de disparition ".

Comme parallèlement, la durée de vie s'allonge - une femme qui naît aujourd'hui dans nos pays a une chance sur deux de devenir centenaire - le vieillissement de nos sociétés aura de multiples conséquences sociales, économiques et politiques. A moins qu'une épidémie ne se répande à une vitesse fulgurante ... favorisée par une humanité toujours plus citadine et mobile.

L'autre tendance lourde de ce " futur qui s'est déjà produit ", c'est le développement de la nouvelle économie mondiale. Les effets conjugués de la chute du communisme, de la mondialisation et des programmes d'ajustement structurel du FMI et de la Banque Mondiale font que s'il y a vingt ans, nous étions un milliard et demi à vivre dans l'économie de marché, nous sommes aujourd'hui presque 6 milliards.

La révolution technologique, qui combine télécommunications et informatique, se conjugue aux forces de l'économie de marché pour modifier profondément la donne et accélérer l'impact de l'économie de la connaissance. Les recherches en

matière de bio- et de nanotechnologie, comme le développement de nouveaux matériaux, ouvrent des perspectives extraordinaires.

La demande d'énergie va continuer à augmenter. Elle devrait doubler dans les deux prochaines décennies et porter essentiellement sur le pétrole dont le prix atteindra de nouveaux sommets.

D'ici dix ans, la production journalière de pétrole devrait plafonner avant de décroître inexorablement car les réserves ne sont pas inépuisables. Ce phénomène de déplétion touchera vraisemblablement ensuite le gaz naturel, le charbon et l'uranium. Le 21^{ème} siècle pourrait bien être celui de la déplétion, avec une compétition féroce pour les matières premières.

Persistante, l'instabilité financière fera peser d'autres incertitudes.

La pression sur l'environnement va encore augmenter, ne fut ce que par le croît démographique. Malgré tous les efforts, les forêts tropicales continueront à être défrichées à un rythme accéléré. D'ici 2025, les deux tiers de la population mondiale subiront les effets de la sécheresse. Le réchauffement climatique ne devrait rien arranger. L'accès à l'eau devient de plus en plus problématique. La ressource halieutique s'épuise. Dans ce contexte, le fossé entre le Nord et le Sud, entre riches et pauvres devrait s'accroître encore avec son cortège de famines et de problèmes sanitaires, exacerbant les frustrations et les revendications identitaires, avec les conséquences que l'on connaît en matière de criminalité, d'intégrisme et de terrorisme. Le sentiment d'insécurité risque de se développer et la prolifération des armes de destruction massive ne peut que le renforcer.

La Chine, qui est désormais tellement bien réveillée qu'elle court, et l'Inde, vont peser de tout leurs poids démographiques et économiques sur ce monde qui s'ébauche sous nos yeux. Et ce poids est énorme. En 2020, nous serons 7,8 milliards d'êtres humains. Si on en prend 100 : 56 seront Asiatiques - dont 19 Chinois et 17 Indiens -, 16 seront Africains, 6 Européens et 4 Américains. L'impact des capacités manufacturières de la Chine sur nos économies est déjà visible, mais " l'empire du milieu " prendra également une part croissante dans l'économie de la connaissance. Ses besoins insatiables en énergie et en matières premières vont aussi avoir un impact considérable.

Le 21^{ème} siècle sera le siècle de la Chine, n'en doutez pas !

L'émergence d'une nouvelle super-puissance va bouleverser les alliances traditionnelles, d'autant plus que l'on assiste à une distanciation progressive entre l'Europe et les Etats-Unis. Le centre de gravité du monde va passer de l'Atlantique au Pacifique.

Les oppositions habituelles entre l'Est et l'Ouest, entre le Nord et le Sud n'ont plus guère de signification

dans ce nouveau contexte. C'est désormais entre les riches et les pauvres que le contraste sera surtout frappant.

Confronté à ces bouleversements, on peut avoir des craintes sur la façon dont la démocratie et les droits de l'homme progresseront, et donc sur la capacité des grandes organisations internationales de s'adapter pour répondre aux défis du 21^{ème} siècle.

Face à ce monde qui nous attend, la petite Europe, à la population vieillissante, et donc conservatrice, précautionneuse jusqu'à l'absurde, de plus en plus repliée sur elle-même, incapable d'investir sérieusement dans sa recherche et son enseignement supérieur, cette Europe en crise, risque de ne plus peser grand-chose.

Elle pourra toujours devenir un vaste conservatoire que les habitants des autres parties du monde viendront visiter avec curiosité et nostalgie. La Politique Agricole Commune aura au moins servi à entretenir nos paysages ... Bientôt les touristes visiteront nos vieilles Universités, nos vieilles usines comme ils visitent nos cathédrales. Tel est l'avenir déjà en germe sous nos yeux.

Devant ces sombres perspectives, comment ne pas songer à Woody Allen qui disait : " Plus qu'à aucun autre moment de l'histoire, l'homme se trouve à la croisée des chemins. L'un mène au désespoir complet, l'autre à l'extinction totale. Prions pour que nous ayons la sagesse de faire le bon choix ... ".

Le tableau que je viens d'esquisser n'est pas très rose, j'en conviens.

Et pourtant, je n'ai pas voulu forcer le trait.

Les nuages s'amoncellent, l'orage menace mais un coup de vent peut le balayer, le ciel peut s'éclaircir et l'on pourrait entrevoir un coin de ciel bleu.

Fera-t-il beau demain ?

Tout dépendra de notre état d'esprit. Voulons-nous être les spectateurs ou les acteurs du siècle qui vient ?

Cette question pose d'abord le problème du rapport à l'histoire de notre civilisation.

L'Europe semble avoir renoncé à l'exercice de la puissance, elle se perd dans des négociations sans fin, elle se réfugie dans le respect de procédures tatillonnes pour mieux masquer son impuissance. L'incapacité de l'Europe à résoudre seule le drame yougoslave en est un cruel exemple.

Le contraste entre les américains et nous est de plus en plus frappant. C'est qu'outre-Atlantique, règne encore, pour le meilleur comme pour le pire, un optimisme qui hier encore était partagé par l'Europe.

" Rien de plus normal, le rappelle Jean-Claude Guillebaud, il constitue rien de moins que la tradition occidentale elle-même. Cette tradition procède originellement du prophétisme juif (" Souviens-toi du futur ! " dit le Talmud) ; prophétisme repris par l'espérance chrétienne (" Le présent de l'avenir, c'est l'attente ", écrit St Augustin) ; espérance laïcisée enfin sous le nom de " progrès " par les Lumières. [...] Ainsi [...] d'une reformulation à l'autre, c'est cette même idée d'un temps orienté et d'un monde perfectible qui a cheminé à travers les siècles, depuis les grands prophètes juifs jusqu'à la modernité. ".

La source lointaine de celle-ci, c'est le remplacement du " temps " circulaire des anciens, l'action sur le monde préférée à la contemplation du réel, le futur à construire ". Mais actuellement chez nous, ce futur, imaginé comme une promesse, un bonheur, semble s'être évanoui. L'expérience, l'imagination d'un avenir meilleur, c'est-à-dire la foi dans le progrès qu'ont professée les Lumières, et qui furent le paradigme dominant, le moteur des siècles qui ont suivi, ont singulièrement perdu de leur attrait. Le progrès n'est plus non plus ce qu'il était ...

J'ai déjà parlé à cette tribune de la façon dont l'affaiblissement graduel des croyances religieuses au profit des croyances politiques s'est marquée par une recherche de légitimité non dans le passé mais dans un futur à construire. D'où l'émergence du " credo du progrès ", auquel nos sociétés ont voué un véritable culte, marquant ainsi le passage de la religion à l'idéologie. Mais celle-ci, à son tour, ne mobilise plus.

Voici venu le temps des " désillusions ". Nous sommes en panne de projets. Les citoyens reprochent aux politiques leur manque de vision et ceux-ci reprochent aux citoyens leur manque d'enthousiasme, leur démobilisation. C'est révélateur.

Le progrès ne fait plus sens, ... dans tous les sens du terme. Les causes en sont complexes et multiples. Plusieurs études ont été consacrées au sujet, notamment par Pierre-André Taguieff et par Jean-Claude Guillebaud. Deux guerres mondiales, les crises économiques, le naufrage du communisme, les échecs des vastes programmes de développement, le scepticisme vis-à-vis des utopies et des institutions, les menaces que font peser les avancées techniques et scientifiques – on songe à Hiroshima et Tchernobyl, Bophal et Seveso – ont largement entamé notre confiance dans le progrès et dans ses chantres. Sans vraiment l'admettre, nous préférons pragmatiquement et prudemment gérer le présent et jouir de l'instant plutôt que de changer le monde.

Le futur s'efface devant l'immédiat. Les indices en sont multiples.

Dans les entreprises, le retour sur investissement doit être le plus rapide possible.

Il faut répondre aux courriels dans l'instant.

Les solidarités entre générations s'effritent.

Mais, la foi dans l'avenir enlevée, qu'est-ce qui peut servir de repère organisateur à la vie collective ? Le passé fait tout naturellement retour comme répond Marcel Gauchet.

Coupés de l'avenir, nous cherchons sans cesse à nous reconforter dans le passé, multipliant les commémorations, les initiatives pour préserver, conserver. Ah, le bon vieux temps ... L'ancien fait même irruption comme catégorie du nouveau. Il suffit de voir la mode ...

Autre symptôme de cet effacement de l'avenir, c'est selon Guillebaud, l'obsession du changement, qui semble masquer dans le discours actuel, l'absence de projet. On change pour changer. C'est ce que Taguieff a qualifié plaisamment de " bougisme ". Il le dispute à l'urgent. Incertains du lendemain, nous voulons tout, immédiatement, et l'urgence s'impose désormais comme mode normal de relation au temps. Mais trépigner ne fait pas avancer ...

Dans ce contexte, rares sont ceux qui se disent encore " progressistes ", et si certains proclament toujours travailler au " progrès de l'humanité ", c'est avec beaucoup de discrétion.

Comment s'étonner dès lors de la montée du scepticisme, de l'égoïsme et du pessimisme ?

Le monde est en crise ; l'Europe est en panne et la Belgique ne va guère mieux. " Dieu est mort et moi-même, je ne me sens pas très bien " résumait Woody Allen, toujours lui.

Avons-nous définitivement et totalement fait le deuil de l'avenir ? Je ne le crois pas.

Nous avons besoin d'avenir, car c'est lui qui donne du sens à nos actions, à notre vie.

Que faire ?

La question n'est pas purement rhétorique, car comme le constate Guillebaud, le retour du terrorisme et des kamikazes place notre société devant la faiblesse de ses propres croyances.

La lutte contre cette menace passe, c'est indispensable, par un raffermissement de nos convictions communes, par la formulation de perspectives d'avenir, non seulement en général, mais aussi en particulier pour ces jeunes qui, ici ou ailleurs, en sont dépourvus. Le slogan pathétique " No future " doit nous interpeller.

Comme le dit Guillebaud, " La technique et les militaires ne suffisent pas pour combattre des idées folles. Aux idées folles, il faut être capable d'opposer des idées qui ne le sont pas ".

Que peut l'Université face à ces défis ?

Commençons par constater que plus que n'importe quelle autre institution, l'Université est en prise directe sur l'avenir.

D'abord, chaque année elle accueille les jeunes générations qui sont le futur de notre société. Dans une ville comme Bruxelles, merveilleusement cosmopolite, notre Université a une responsabilité particulière. Il faut réussir à offrir un véritable avenir aux jeunes issus de l'immigration. C'est non seulement une question d'équité sociale mais cela deviendra vite une nécessité dans nos pays à la démographie vieillissante.

L'UNESCO a couronné par un prix prestigieux nos efforts en matière de tutorat, mais il y a encore beaucoup à faire pour promouvoir leur réussite en première année de Bachelor.

Un autre volet de l'activité de l'Université façonne aussi nos lendemains.

Par la recherche en effet, l'Université est susceptible à tout moment de faire jaillir l'imprévu, et de contribuer ainsi à des innovations qui peuvent transformer l'avenir. C'est pour cela aussi que nous devons continuer à défendre avec acharnement la recherche la plus fondamentale face à la tentation de certains de l'instrumentaliser en l'orientant systématiquement. Les découvertes les plus retentissantes furent les plus imprévisibles. La véritable nouveauté ne saurait être connue d'avance.

Par l'enseignement et la recherche, l'Université influe donc doublement et très directement sur notre avenir collectif et individuel. Mais ce n'est pas tout.

L'Université est aussi un lieu propice à une réflexion sur nos sociétés, nos valeurs et leur devenir. Elle ne peut rester indifférente à la remise en cause de la notion de progrès et à la perte de sens qui en résulte. Notre vie a perdu son sens, parce qu'elle en est devenue elle-même le sens. Nos sociétés sont en panne, faute de perspectives, de projets, de rêves.

Que ce soit au niveau individuel ou collectif, l'Université me paraît bien placée pour participer à une telle quête de sens. C'est en cela aussi qu'elle doit se distinguer d'une simple école professionnelle.

Au niveau personnel, nous devons tenter de donner un sens à notre vie par nos pratiques, notre intelligence, nos valeurs. Les intellectuels ont de ce point de vue un rôle important à jouer.

Au niveau de notre pays et de l'Europe, il faut faire émerger un nouvel humanisme qui fédère les systèmes de sens, laïque ou religieux, et qui soit porteur d'une identité renouvelée et démocratique.

L'Université, forte de sa liberté, de ses connaissances, de ses recherches doit s'impliquer plus

activement dans le débat démocratique et contribuer, en mobilisant toutes ses ressources, à construire l'avenir. La tour d'ivoire doit se muer en tour de guet.

Héritière des Lumières, préparant quotidiennement par l'enseignement et la recherche l'avenir, réunissant un éventail extraordinaire de compétences et de curiosités, l'Université a une responsabilité particulière. Plus que d'autres institutions, elle peut se dresser contre la soi-disant fin de l'histoire, contre la soumission résignée aux lois du marché et contribuer à revisiter notre rapport au temps. Il faut reformuler l'espérance dans une perspective démocratique et laïque. Après tout, la laïcité est d'abord une vision du monde, et l'Université doit y contribuer.

Le monde dans lequel nous vivons est de plus en plus chaotique, complexe, changeant et incertain. Il est illusoire de vouloir prévoir ce qui se passera. Paradoxalement, la seule chose qui est certaine, c'est que nous sommes face à l'incertitude.

Une Université qui a fait du libre-examen sa méthode est donc particulièrement apte à préparer les esprits à affronter l'incertitude. Le libre-examen c'est l'in-certitude! Pour Edgar Morin, c'est là l'un des savoirs nécessaires à l'éducation du futur : "La pensée doit donc s'armer et s'aguerrir pour affronter l'incertitude. Tout se qui comporte chance, comporte risque, et la pensée doit reconnaître les chances de risques comme les risques de chance. L'abandon du progrès garanti par les "lois de l'Histoire" n'est pas le renoncement au progrès, mais la reconnaissance de son caractère incertain et fragile. Le renoncement au meilleur des mondes n'est nullement le renoncement à un monde meilleur".
A défaut de pouvoir prévoir l'avenir, il nous reste à l'inventer.

L'Université a là aussi une contribution majeure à apporter. C'est pourquoi développer la créativité au sein de notre *Alma Mater* reste une priorité. Il ne suffit pas d'expliquer.

Il y a dans le monde deux sortes d'êtres humains. Ceux qui disent "Pourquoi?" et se contentent de tenter de répondre et il y a ceux qui rêvent les choses comme elles n'ont jamais existé et se disent "Pourquoi pas?".

Ces ceux-là que nous devons avoir l'ambition de former. C'est ainsi que notre chère U.L.B. restera au 21^{ème} siècle ce qu'elle est, un lieu extraordinaire, où on ne se borne pas à enseigner et à chercher, mais un lieu où l'on refait perpétuellement le monde.

Comme on le voit, l'Université peut être un élément fondamental du ré-enchantement de nos sociétés, d'un renouveau de nos démocraties et d'une reformulation de notre rapport à l'avenir.

Elle peut être le moteur de la relance, encore faut-il qu'elle ait les moyens d'assurer ces fonctions. Finalement, la façon dont un pays traite ses Universités

est un excellent indicateur de son rapport à l'avenir et de la clairvoyance de ses dirigeants.

L'Université est une réalité. Elle est également un rêve, celui d'une humanité réconciliée avec le futur, enrichie par ses différences, enracinée dans son passé et nourrissant son présent du regard ambitieux qu'elle porte sur son avenir.

Cette leçon inaugurale, ma dernière, récapitule, vous l'aurez remarqué, les précédentes et la vision que, année après année, j'ai voulu partager avec vous du rôle de notre Université.

En d'autres mots, le pouvoir et le savoir doivent se combiner pour nourrir notre volonté de promouvoir l'avenir; il faut y croire, car c'est un devoir de prévoir. C'est ce qui fait l'humanité de l'homme.

Chers nouveaux étudiants, vous attendez de nous que nous vous donnions un futur, et en même temps, vous l'avez entendu, vous êtes l'avenir de notre Université et de notre société.

Votre arrivée parmi nous inaugure une nouvelle année académique.

Vous entrez en première année de premier cycle. Comme le terme l'indique, l'Université reste attachée par bien des côtés au temps cyclique cher aux Anciens. Le passé, parce qu'il est connu, paraît très rassurant, mais ne vous fiez pas aux mots. Nous sommes en période de grands bouleversements.

L'Université dans laquelle vous entrez est en pleine mutation. Vous êtes seulement la deuxième génération de l'ère Bologne. L'Université de l'avenir est encore en chantier. Vous participerez à son parachèvement.

L'Université est à l'image du monde, pleine d'opportunités et de défis. Les possibilités de contribuer tous ensemble à un monde plus équitable, plus libre et plus fraternel dépendent de votre engagement et de votre imagination.

Il n'y a pas de meilleure façon de préparer votre avenir que de vous y investir et de profiter pleinement des années que vous allez y passer.

Le pire n'est jamais certain, l'avenir n'est pas décidé.

A vous de jouer. Prenez la vie avec le sérieux d'un enfant qui s'amuse.

Grâce à votre enthousiasme, votre jeunesse, votre curiosité, votre exigence, l'Université reste un lieu privilégié où, année après année, se forgent des lendemains qui chantent.

Dans un instant, nous allons justement entonner le chant de l'Université, *Le Semeur*. Prêtez attention à

ses couplets, ils commencent tous en évoquant des rêves ou une aurore nouvelle. Ce n'est pas un hasard, c'est le message fondamental qui était le mien aujourd'hui. Il faut semer du rêve pour que se lève la moisson d'avenir.

C'est désormais une ambition que j'espère vous partagerez avec nous.

Soyez lucides mais surtout, soyez optimistes.

Alors, on peut le prévoir, grâce à vous : demain, il fera beau !

* * *

Bibliographie disponible sur demande.

*

* *

COMMUNIQUE DE L'ADMD

Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité

La disponibilité des euthanasiques en pharmacie

Compte tenu notamment des remarques formulées à l'occasion du premier rapport de la Commission d'évaluation et de contrôle de l'euthanasie portant sur les difficultés rencontrées par les médecins généralistes pour obtenir les médicaments nécessaires et également à la suite de la campagne d'information quelque peu chahutée du groupe Multipharma au sujet du " coffret euthanasie ", le SPF Santé a pris l'initiative de réunir un groupe de travail afin d'établir un texte de consensus relatif aux médicaments à utiliser dans le cadre de l'euthanasie.

Le 24 juin dernier s'est tenue la première réunion de travail de ce groupe. Tant du côté francophone que néerlandophone, il est apparu que les médicaments repris dans le coffret " Multipharma " étaient effectivement ceux qui rencontraient l'assentiment de tous.

Toutefois, leur usage dans le cadre de la médecine générale demande une accessibilité qui n'est pas encore assurée à l'heure actuelle. Les questions de dosage et des voies d'accès n'ont pas posé de problème mais il est apparu qu'il fallait prévoir des quantités suffisantes afin de parer à tout incident éventuel (par exemple : bris d'ampoule...).

Il est par ailleurs patent que les pharmaciens sont partie prenante au processus. A ce sujet, le médecin qui est sollicité pour pratiquer une euthanasie devra au préalable s'informer auprès des pharmaciens de sa localité quant à leur attitude face à la question. Le groupe Multipharma confirme quant à lui que ses membres ne feront pas obstruction à la procédure. Les pharmaciens pourront commander les médicaments sous forme déconditionnée, c'est-à-dire en petite quantité, ce qui n'est pas possible actuellement notamment pour le pentothal qui est uniquement disponible par conditionnement hospitalier de 10 doses.

Enfin, la question de la prescription a été posée. Un document spécifique reprenant l'ensemble des produits et du matériel nécessaires devrait être établi. Il s'apparenterait à une " check-list " que le médecin compléterait en fonction de ses besoins.

D'autres réunions doivent encore avoir lieu mais il ressort clairement que la volonté tant médicale que politique est d'assurer une accessibilité totale des médicaments. Le concept de " coffret " permet cette accessibilité.

Espérons que ceci permettra aux médecins de poser le geste ultime d'humanité avec les meilleurs moyens disponibles.

D. Lossignol,
Institut J. Bordet.